

LE DIMANCHE

DE Francis Szpiner « J'aime casser le rythme »



Francis Szpiner le 14 octobre à la mairie du 16 e arrondissement de Paris. - ÉRIC DESSONS/JDD

Orateur hors pair, l'avocat et homme politique préfère se consacrer à la littérature le septième jour venu. Une longue histoire

Francis Szpiner n'a pas fait vœu de silence, tant s'en faut, mais les dimanches de l'avocat ressemblent à tout sauf au reste de la semaine. Il se tait. Un peu. Suffit les effets de manche, les plaidoiries enlevées et parfois assassines de ce grand orateur. « *Le prétoire, c'est la guerre* », souffle le ténor du barreau. Le dimanche, c'est la paix des braves. Le silence n'est guère rompu que par un match de rugby à la télévision. Ou par un dîner. Mais davantage pour ce qu'il signifie que pour ce qui le compose. « *En fait, j'aime le dimanche soir*, explique-t-il, un brin amusé. *Les gens sombrent souvent dans une sorte de mélancolie car le lendemain c'est lundi. Justement, j'aime casser ce rythme. Et puis les amis sont souvent disponibles ce jour-là, on peut discuter...* »

Il s'agit aussi de respirer, contempler la nature, réfléchir. Et d'abord de se lever tard, à 9 heures au lieu de 6. Son bureau ressemble à une cellule consentie où le temps s'égrène, doux et réparateur. À 66 ans, Francis Szpiner est un homme en éternel mouvement. L'ancien conseiller de Jacques Chirac a été élu maire du 16^e arrondissement en juin dernier, sous l'étiquette des Républicains. Il lui faut une organisation, une discipline. Lui qui écrit tous les jours s'y refuse le dimanche. « *Le plus important c'est de s'astreindre à cet exercice régulièrement, mais pas ce jour-là...* » Il préfère se noyer dans la littérature des autres, auprès de ses auteurs favoris, lus et relus comme Honoré de Balzac, André Malraux ou Romain Gary. Ou celui qui l'a fait rêver enfant. « *Avec Jules Verne, je voyageais, je m'évadais* », dit-il, non sans un reproche larvé aux heures passées devant les écrans par les jeunes aujourd'hui.

L'imprimerie de son père

Lui qui avoue un passage éclair de vingt-quatre heures par hypokhâgne a beaucoup tourné autour du verbe, de la phrase, des points-virgules et autres éléments constituant la langue française. Au point de franchir le pas, de quitter sa zone de confort, l'improvisation dans laquelle il excelle, aux dires des habitués des tribunaux, pour s'attaquer pour la toute première fois au vertige de la page blanche en 1986. Son premier roman, *Une affaire de femmes*, sur une avorteuse guillotinée sous Vichy, a été adapté au cinéma par Claude Chabrol. Son quatrième est sorti juste avant le confinement : *Une affaire si facile*. Du moins, en apparence. Un homme frappe son épouse, elle le tue puis avoue. Court, dense, mêlant actualité et procédure.

Il s'enflamme quand il s'agit de comparer ses deux activités : « *Le discours de l'avocat est par définition éphémère ; un livre, non. Que reste-t-il des mots dans notre métier, hormis le compte rendu d'audience ? Qui se souvient de Fernand Labori, l'avocat de Zola, ou du génial Vincent de Moro-Giafferri, qui défendit Landru ? L'avocat ne laisse pas grand-chose ; l'écrivain, si. Truman Capote, Norman Mailer, c'est mieux que 100 000 plaidoiries.* » Est-ce une angoisse de

mort, la volonté de laisser quelque chose ? Francis Szpiner a toujours réponse à tout. Mais là, il décroise les jambes, change de position. « *Mon père était imprimeur et libraire. J'ai grandi au milieu des livres, cette envie d'écrire ne vient pas de nulle part. Donc, non, je ne dirais pas ça, je veux juste raconter des histoires.* »

Canal de Suez

Alors penchons-nous sur la sienne. Elle illustre le parcours d'un enfant doué, fils de Juifs polonais émigrés en France. « *L'ascenseur social dans une République qui l'offrait encore* », assène-t-il. Adolescent, il a souvent travaillé à l'imprimerie de son père, le dimanche comme pendant les vacances. On l'imagine avaler ses cours comme il engloutira plus tard des tonnes de dossiers avant chaque affaire. Il a son bac à 17 ans, son diplôme d'avocat à 21 et plaide dès 28 ans. C'est l'affaire Pierre de Varga, accusé d'avoir commandité l'assassinat de Jean de Broglie en 1976. Le premier client d'une longue liste de célébrités dans tous les domaines : la proxénète Madame Claude, l'ancien dictateur centrafricain Jean-Bedel Bokassa, des politiques (Alain Juppé, Christian Nucci), des hommes d'affaires (Bernard Tapie), etc.

Au fil du temps, les joutes oratoires de Francis Szpiner sont devenues incontournables. Au point d'avoir bousculé quelques dimanches, il y a quatre ans, après avoir donné des cours d'expression à l'école de guerre. Fini la littérature, Henri de Monfreid et les trésors de la mer Rouge, cette fois le voyage est bien réel. Il participe à la fin de la mission de la *Jeanne-d'Arc*, qui revient de Djibouti. « *Ah, le canal de Suez !, se remémore l'homme de loi. Nous avons navigué pendant quinze jours. J'ai un profond respect pour les militaires et une prédilection pour les marins. Forcément, je suis moi-même réserviste citoyen de la Marine nationale. Le pacha de la Jeanne-d'Arc avait été mon pacha au Centre stratégique de la marine. Un homme extraordinaire. Il faut un sacré mental pour rester soixante-dix jours dans un sous-marin.* » Un brin songeur, il se livre à un rapide calcul : « *Soit neuf ou dix dimanches de silence...* »

KAREN LAJON « Une affaire si facile », Le Cherche midi, 160 pages, 17 euros.